

## Eve

*Trois mois plus tôt*

On me dit souvent que j'ai de la chance. J'ai une belle maison, une carrière bien remplie. Et je reçois constamment des compliments sur mes chaussures. Toutefois, je ne me fais pas d'illusions. Lorsque les gens me parlent de ma chance, ils ne font pas allusion à ma maison, à ma carrière ou même à mes chaussures. Ils parlent de mon mari. De Nate.

Lequel fredonne en se brossant les dents. Il m'a fallu presque un an à me brosser les dents à côté de lui tous les matins pour m'apercevoir que c'est toujours la même chanson. *All Shook Up* d'Elvis Presley. Quand je l'ai questionné là-dessus, il a ri et m'a raconté ce que sa mère lui avait appris : la chanson dure exactement deux minutes, soit la durée pendant laquelle on est censé se brosser les dents.

J'ai commencé à détester cette rengaine de toutes les fibres de mon être.

La même fichue chanson tous les matins depuis huit ans de mariage. Je pourrais probablement résoudre le problème en évitant de me brosser les dents à la même heure que lui, mais le matin, nous tâchons d'optimiser l'utilisation de la salle de bains étant donné que nous partons à la même heure pour le même endroit.

Nate crache le dentifrice, puis se rince la bouche. J'ai déjà fini, pour ma part, mais je m'attarde. Il s'empare du flacon de bain de bouche et se gargarise avec le liquide bleu vif.

— Je ne sais pas comment tu supportes ce truc, commenté-je. Je les trouve acides, ces bains de bouche.

Il recrache dans le lavabo et me sourit. Il a des dents parfaites. Droites et blanches, d'une nuance si éclatante qu'elle vous oblige à détourner le regard.

— C'est rafraîchissant. La propreté vient juste avant la sainteté, comme on dit.

Je frissonne.

— En tout cas, c'est dégoûtant. Ne m'embrasse pas après t'être gargarisé avec ce machin.

Nate s'esclaffe, et en effet, c'est assez drôle, vu qu'il m'embrasse rarement de toute façon. Un vague bisou sur la joue lorsque nous nous quittons le matin, un lorsque nous nous retrouvons le soir, et un avant de nous coucher. Trois baisers par jour. Notre vie sexuelle est tout aussi réglementée : le premier samedi de chaque mois. Avant, c'était tous les samedis, puis c'est passé à un samedi sur deux, et depuis deux ans, nous nous sommes installés dans le schéma actuel. Je suis tentée de programmer la séance comme un rendez-vous récurrent dans l'agenda partagé de nos iPhone.

J'attrape le sèche-cheveux pour éliminer l'humidité résiduelle de mes cheveux, tandis que Nate passe une main dans les siens, bruns et courts, puis entreprend de se raser. En nous observant tous les deux dans le miroir, j'aurais bien du mal à nier que Nate est de loin le plus séduisant de nous deux. Il n'y a pas photo.

Mon mari est incroyablement beau. Si un réalisateur tournait un film sur sa vie, il devrait choisir entre toutes les stars les plus sexy d'Hollywood pour tenir son rôle. Outre ses cheveux épais d'un chocolat profond, il a des

traits ciselés, un adorable sourire en coin et, depuis qu'il a acheté le jeu d'haltères qu'il garde dans notre sous-sol, un torse en train de devenir très musclé.

Moi, en revanche, je suis résolument ordinaire. J'ai eu trente ans pour l'accepter, et j'admets bien volontiers que mes yeux couleur boue n'auront jamais la lueur enjouée de ceux de Nate, que mes cheveux brun terne ne feront jamais que pendre mollement sur mon crâne, et qu'aucun de mes traits n'a tout à fait la bonne taille pour mon visage. Je suis trop maigre, tout en angles dangereusement aigus sans aucune courbe à proprement parler. Si quelqu'un devait réaliser un film sur ma vie... Eh bien, ce n'est même pas la peine d'en parler, l'idée est absurde. On ne fait pas de films sur les femmes comme moi.

Donc quand les gens disent que j'ai de la chance, ce qu'ils entendent vraiment par là, c'est que Nate et moi ne boxons pas du tout dans la même catégorie. En revanche, je suis un peu plus jeune, j'ai au moins ça pour moi.

Je sors de la salle de bains pour finir de m'habiller et Nate me suit dans le même dessein. Je choisis un chemisier blanc impeccable, boutonné jusqu'au cou, que j'associe à une jupe beige, parce qu'en Nouvelle-Angleterre, on n'a que trois mois dans l'année pour se mettre en jupe – quatre, si on a de la chance. Après avoir enfilé une paire de collants, je glisse mes pieds dans des escarpins noirs Jimmy Choo. Je les ai déjà enfilés quand je remarque que Nate est en train de m'observer, sa cravate marron pendouillant autour de son cou.

— Eve...

Je devine déjà ce qui suit, et j'espère qu'il ne le dira pas.

— Hum ?

— Ce sont des chaussures neuves ?

— Ça ? fais-je, sans prendre la peine de lever les yeux. Non. Je les ai depuis plusieurs années. En fait, je crois que je les ai portées le jour de la rentrée l'an passé.

— Ah. D'accord...

Il ne me croit pas, mais il baisse les yeux sur ses propres chaussures – une paire de mocassins en cuir marron qui ont vraiment plusieurs années – et ne moufte plus. Quand il est contrarié, il ne crie jamais. Il lui arrive encore de me gronder pour des choses que je n'aurais pas dû faire, mais il ne le fait plus que rarement. Mon mari a un caractère admirablement équilibré. Et en cela, je suppose que j'ai de la chance.

Tout en boutonnant les poignets de sa chemise, il jette un coup d'œil à sa montre.

— Tu es prête à partir ? Ou tu veux prendre ton petit déjeuner ?

Nate et moi travaillons tous les deux au lycée Caseham High, et c'est la rentrée aujourd'hui. J'enseigne les mathématiques et lui l'anglais. Il est probablement le professeur le plus populaire de tout l'établissement, surtout depuis qu'Art Tuttle est parti. Mon amie et collègue Shelby m'a dit que Nate était en tête de la liste des cinq professeurs les plus sexy de Caseham High, dressée par les filles de terminale. Il l'emporte haut la main.

Nous nous servons rarement de la même voiture pour nous rendre au travail le matin. Je conviens que c'est un peu indécent de partir du même endroit pour se rendre au même endroit tout en prenant deux véhicules différents, mais il reste toujours plus tard que moi et je n'ai pas envie d'être coincée là-bas. Toutefois, le jour de la rentrée, nous faisons le trajet ensemble.

— Allons-y, dis-je. Je prendrai un café à l'école.

Nate acquiesce. Il ne petit-déjeune jamais, soi-disant parce que ça lui dérange l'estomac.

Accompagnée par le claquement satisfaisant de mes talons sur le sol, je me dirige vers la porte d'entrée de notre maison en duplex. Elle est petite – nous n'avons

que deux salaires d'enseignants –, mais elle est neuve et, à bien des égards, c'est la maison de mes rêves. Nous avons trois chambres et Nate parle de remplir sous peu les deux qui restent avec des enfants. Bon, je ne vois pas bien comment nous y parviendrons avec notre programme intime actuel. J'ai arrêté ma contraception il y a un an, juste pour « voir ce qui se passe », et jusqu'à présent... rien du tout.

Nate s'installe sur le siège conducteur de sa Honda Accord. Chaque fois que nous allons quelque part ensemble, nous prenons sa voiture et c'est toujours lui qui conduit. Ça fait partie de notre routine. Trois bisous par jour, des rapports sexuels une fois par mois et Nate au volant.

J'ai beaucoup de chance. J'ai une belle maison, une carrière épanouissante et un mari à la fois gentil, doux et incroyablement beau. Pourtant, tandis que Nate s'engage sur la route et prend la direction du lycée, je n'ai qu'une idée en tête : qu'un camion grille un stop, percute la Honda et nous tue tous les deux sur le coup.

## Addie

Je serais prête à tout pour ne pas avoir à sortir de cette voiture.

Je me couperais les cheveux. Je lirais *Guerre et Paix*. Punaise, je m'immolerais par le feu si seulement je n'avais pas à franchir les portes de Caseham High. Je ne le dirai jamais assez : je ne *veux pas* aller au lycée.

— Nous y voilà ! annonce ma mère, toute guillerette.

Ce qui ne sert à rien : je vois bien qu'on est garées devant l'école. Je ne suis pas bête à ce point, malgré tout ce qui s'est passé l'année dernière.

Si elle m'a conduite au lycée ce matin dans sa Mazda grise, c'est à mon avis parce qu'elle savait que si j'étais partie à vélo, comme je l'ai fait ces deux dernières années, il n'y aurait eu aucune chance que je m'y pointe. Elle a donc posé un jour de congé, dans l'hôpital local où elle travaille comme infirmière, et elle joue les baby-sitters pour s'assurer que je fais bien ma rentrée scolaire.

Par la vitre côté passager, je jette un coup d'œil au bâtiment – quatre niveaux en briques rouges – qui occupe une énorme partie de ma vie depuis deux ans. Je me frotte les yeux, épuisée parce que je me suis levée à une heure ridicule ce matin pour ne pas arriver en retard. Je me rappelle mon excitation, pour ma toute première rentrée à Caseham High. J'aimais bien le lycée – je n'étais pas super populaire

et mes notes étaient résolument moyennes, mais ce n'était pas mal du tout.

Jusqu'à ce que...

J'ai passé l'été à garder les enfants de mes voisins tout en menant campagne pour ne pas retourner au lycée à l'automne. Hélas, il n'y a qu'un seul établissement public à Caseham et les écoles privées sont largement au-dessus de nos moyens. On aurait pu essayer de m'envoyer dans une autre ville, mais c'était trop loin pour que j'y aille à vélo, et le bus scolaire ne ferait pas un détour pour moi. Ma mère me l'a expliqué avec une patience de plus en plus limitée, chaque fois que je la suppliais de revenir sur sa décision.

— Je pourrais peut-être faire l'école à la maison ? je tente, en dernier recours.

Ma mère pousse un soupir.

— Addie, voyons.

Je serre mon sac à dos contre ma poitrine, sans déboucler ma ceinture de sécurité.

— Tu ne comprends pas. Tout le monde va me détester.

— Certainement pas. Je te parie même que personne ne s'en souviendra.

Je laisse échapper un ricanement. Ma mère n'a jamais rencontré de lycéen ou quoi ?

— Je suis sérieuse, Addie.

Elle coupe le moteur, même si on est arrêtées dans une zone normalement interdite au stationnement et que quelqu'un va sans doute bientôt nous crier d'avancer.

— Les adolescents ne s'intéressent qu'à eux. Personne ne se souviendra de ce qui s'est passé l'année dernière. Tout le monde s'en fiche, insiste-t-elle.

Faux et archifaux. Elle se met le doigt dans l'œil, bien profond.

Comme prévu, quelqu'un klaxonne. D'abord un seul petit coup, puis toute une symphonie, au point qu'on dirait

bientôt qu'une personne s'est assise accidentellement sur son klaxon et n'est pas près de se relever.

— Je peux me garer ailleurs, propose maman en redémarrant.

Quel intérêt ? Si elle se gare, ce sera pour me servir son discours d'encouragement. Je n'en ai pas besoin. J'ai besoin d'une nouvelle école. Et si ça n'est pas possible, alors tout le reste est inutile.

— Laisse tomber, je marmonne.

Ma mère me rappelle au moment où je saute de la voiture, mais je ne m'arrête pas pour me retourner. Cette femme ne sert à rien. Elle débite tout son baratin, sauf qu'au bout du compte, ce n'est pas elle qui va devoir gérer ça. Affronter les retombées de ce qui s'est passé l'année dernière. De ce que j'ai fait.

Dès que je sors de la Mazda, je peux presque sentir tous les yeux se poser sur moi. Le lycée regorge de filles qui s'habillent pour attirer l'attention, mais ça n'a jamais été mon genre. J'ai toujours voulu me fondre dans la masse. Aujourd'hui, je suis vêtue d'un jean droit banal et d'un T-shirt gris sous un sweat à capuche encore plus gris. Il y a un article du règlement intérieur de Caseham High qui interdit d'avoir des lettres inscrites sur les fesses (article qui scandalise beaucoup, beaucoup de filles), or non seulement mon arrière-train est exempt de mots floqués en paillettes, mais j'ai fait en sorte de n'avoir aucun message inscrit où que ce soit. Rien qui puisse attirer l'attention sur moi.

Pourtant, *tout le monde* me regarde.

Le seul point positif, c'est que ma mère a été obligée de redémarrer et qu'elle n'a donc pas remarqué les regards et les chuchotements pendant que je me dirige vers les portes d'entrée en métal, mon sac à dos sur une épaule. Je savais que ça se passerait comme ça, bon sang. *Personne*

*ne se souviendra de ce qui s'est passé l'année dernière.* Tu parles. Sur quelle planète elle vit ?

Vu que je sais déjà ce qu'ils disent, je ne m'arrête pas pour écouter. Je garde la tête baissée et les épaules basses, en marchant aussi vite que possible. J'évite tout contact visuel. Mais même comme ça, je les entends murmurer :

— C'est elle. C'est Addie Severson. Vous savez ce qu'elle a fait, hein ? C'est elle qui...

Beurk, c'est juste trop horrible. Je n'en peux plus.

Enfin, j'y arrive presque. J'arrive presque à entrer sans incident. La peinture rouge écaillée de la porte est en vue, et personne ne m'a lancé un truc affreux en pleine face. Et puis... je la vois.

Kenzie Montgomery. Sans doute la fille la plus populaire de notre classe de première. Sans doute la plus belle. Cheffe de classe, cheffe des pom-pom girls, bref, vous voyez le genre. Elle est assise sur les marches du bahut, dans une jupe qui, j'en suis presque sûre, enfreint la règle qui veut qu'aucun short ou jupe ne s'arrête au-dessus du niveau de vos doigts lorsque vous avez les bras le long du corps. D'autres filles ont été renvoyées chez elles pour une telle infraction au règlement intérieur, mais Kenzie ne le sera pas. Vous pouvez compter là-dessus.

Elle est assise avec sa petite bande de copines. Les filles qui l'entourent sont une sorte de *who's who* des élèves les plus populaires du lycée. Et il y a un gars en plus, qui n'était pas à ses côtés l'année dernière : Hudson Jankowski, la star de l'équipe de football.

Kenzie et ses amis bloquent presque entièrement l'entrée du lycée ; presque, parce qu'il reste un peu de place pour passer. Mais juste au moment où j'essaie de me faufiler par cet espace qui ne doit pas faire plus de trente centimètres de large, entre Kenzie et la rampe, ses

yeux rencontrent les miens une fraction de seconde, et elle jette son sac à dos pour me bloquer.

*Aie.*

Elle a délibérément laissé un interstice de dix-quinze centimètres pour que j'essaie de me glisser par là. Je pourrais faire le tour par l'autre côté, mais ça impliquerait de redescendre toutes les marches que je viens de monter et d'en gravir d'autres, ce qui me semble un peu ridicule étant donné que je suis presque en haut. Et ce n'est pas comme s'il y avait une personne assise là. C'est juste un putain de sac à dos. Alors, pendant que Kenzie discute avec ses amis, j'essaie d'enjamber son sac en cuir.

— Excuse-moi !

La voix de Kenzie m'arrête net. Elle a levé sur moi ses grands yeux bleus frangés de longs cils bruns. Quand j'ai rencontré Kenzie pour la première fois, au collège où elle était dans mon cours d'Histoire, je n'ai pas pu m'empêcher de penser qu'elle était l'être humain le plus parfait que j'aie jamais vu dans la vraie vie. Genre, j'avais déjà vu des jolies filles, mais Kenzie se situe à un tout autre niveau. Elle est grande, avec une silhouette élancée et de longs cheveux soyeux d'un blond doré. Chacun de ses traits est plus joli que chacun des miens. Kenzie est la preuve vivante que la vie n'est pas juste.

— Désolée, je bredouille. J'essayais juste de passer.

Kenzie bat de ses longs cils.

— Tu pourrais éviter de marcher sur mon sac à dos ?

Ses amis observent notre altercation en ricanant. Kenzie pourrait déplacer son sac à dos ou l'enlever carrément de la marche pour que je puisse passer. Mais elle ne va pas le faire et, allez savoir pourquoi, c'est vraiment hyper amusant selon eux. Pendant une seconde, mon regard croise celui d'Hudson, qui baisse rapidement les yeux sur ses baskets sales. C'est ce qu'il fait depuis six mois.

Il m'évite. Style, il n'a jamais été mon meilleur ami depuis l'école primaire.

Un instant, je me figure un univers dans lequel je pourrais affronter une fille comme Kenzie Montgomery. Où je pourrais marcher sur son fichu sac à dos avec la petite houppette en fourrure rose qui pendouille à sa fermeture éclair et lui cracher : « Et alors, qu'est-ce que tu vas faire ? »

Personne ne tient jamais tête à Kenzie. Je pourrais, au fond. Ce n'est pas comme si j'avais quelque chose à perdre.

Mais au lieu de ça, je marmonne des excuses et je redescends les marches pour trouver un autre moyen d'entrer dans le bâtiment. Comme tout le monde, je cède à Kenzie. Parce que la vérité, c'est que ma situation actuelle a beau être atroce, elle pourrait encore être pire.